



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1872

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 17 SEPTEMBRE 1907

81ème Année

LA CONDUITE DE NAPOLEON III A SEDAN

Après le 4 Septembre, comme après tous les grands bouleversements, tout ce qui touchait à l'Empire fut honni et vilipendé.

L'empereur Napoléon III fut maintes fois accusé de lâcheté; au milieu des ignobles caricatures répandues par toute la France, une gravure due à un artiste de talent, M. Emile Bayard, graveur qui de suite fut populaire, le représentait traversant, la cigarette aux lèvres, le champ de bataille de Sedan, au milieu de monceaux de cadavres, tandis que les blessés qu'il croissait se relevaient pour lui montrer le poing et le maudire.

Cette histoire de la cigarette est tout aussi inexacte que celle de l'Empereur se cachant à Sedan pendant la bataille.

Il est temps, après trente-sept années, que les historiens consciencieux et impartiaux fassent litière de ces infamies.

Voici sur ce sujet quelques documents probants.

Dans une lettre écrite au mois de juillet 1871, le général Pajol, qui n'avait pas quitté un seul instant Napoléon III pendant la bataille, raconte le fait suivant:

"C'est à cinq heures du matin qu'eut lieu la première attaque de côté de Bazailles, vigoureusement défendue par le 12e corps. Sous les feux de l'ennemi l'Empereur arriva au milieu de cette belle division d'infanterie de marine commandée par le général de Vassogne. Le combat était vif, car la garde royale prussienne et ses corps bavarois s'écharnèrent à l'attaque du village.

"Après être demeuré une demi-heure au milieu de cette troupe, l'Empereur, voyant que les obus et les balles arrivaient de tous les côtés à la fois, ordonna au groupe d'officiers qui l'accompagnaient de rester auprès d'un bataillon de chasseurs à pied qui, abrité derrière un mur, attendait le moment d'entrer en ligne.

"L'Empereur, délivré de son escorte et voulant voir par lui-même les positions, s'avança encore plus avant, accompagné seulement de son aide de camp, qui était mort; de l'officier d'ordonnance, capitaine d'Hende court, qui fut tué, du premier écuyer et du docteur Corvisart.

"Puis Sa Majesté se dirigea sur un point culminant où étaient les batteries du commandant Saint-Alaire et y demeura pendant près d'une heure au milieu d'une grêle de projectiles ennemis."

A ce témoignage qu'on ne saurait récuser on peut ajouter celui des journalistes qui suivaient l'armée.

Le correspondant du journal "le Temps", M. Jeannerold, un républicain encore, qui fut depuis préfet de Gambetta, écrivait à son journal:

"L'Empereur à voulu mourir; le fait est maintenant avéré. La mort a passé près de lui comme près de Ney sur les boulets qu'il appelait s'obstinaient à l'épargner."

Le même correspondant raconte le fait suivant:

"En passant auprès de notre café un obus avait éclaté à deux pas de son cheval; pas un muscle de ce masque étrange n'avait bougé. Il se contenta de réprimer d'un geste les exclamations qui l'accompagnaient encore."

De son côté le correspondant du "Times", journal dont personne ne peut contester en pareille matière la sûreté des informations et l'impartialité des appréciations, raconte qu'à la bataille de Sedan "l'Empereur a fait preuve d'un grand courage: il a vain cherché la mort. Un obus est venu tomber sous les pieds de son cheval."

Le "Journal officiel" de Berlin du 8 septembre dit que, d'après des témoignages oculaires, à la bataille de Sedan, l'Empereur Napoléon s'est exposé à tel point que son intention de se faire tuer était évidente."

Enfin, dans une lettre d'un publiciste allemand du "Standard" on lit: "... L'opposition a été clarifiée que la capitulation de Sedan avait été un acte de lâcheté de l'Empereur, et ce mensonge accepté sans examen fut une des

bases de la République nouvelle. Cependant, personne ne l'ignore aujourd'hui, le courage froid de l'Empereur ne l'a pas abandonné dans cette terrible journée où croisaient toute sa puissance.

"Pendant plusieurs heures il s'est exposé au feu le plus violent, s'offrant ainsi à la mort. Il n'a pas voulu le suicide, soit: c'est le refuge facile des orgueilleux et des égoïstes; mais quand il a dit: "Je n'ai pas pu me faire tuer à la tête de mes soldats," il a dit simplement la vérité."

Reste l'histoire de la cigarette immortalisée par le crayon peu scrupuleux de M. Bayard.

Ici, je me permettrai de placer une anecdote qui a été contée à moi-même par un des soldats qui ont vu l'Empereur après la bataille de Sedan.

Cette personne, qui est lancée aujourd'hui dans le journalisme radical, était sous-officier au moment de la guerre: déjà à cette époque elle professait des idées très avancées et détestait le gouvernement de l'Empire et l'Empereur.

Voici le fait tel qu'elle me l'a raconté, il est peu vraisemblable qu'il ait pu être inventé.

"C'était le 2 septembre, le lendemain de la capitulation. Le sous-officier se trouvait de planton à l'une des portes de Sedan, la porte de Bellevue, dont les clefs lui avaient été confiées.

Il pouvait être six heures et demie du matin. De l'autre côté des remparts, à l'extrémité de la ville, un porte prussien avait été établi pendant la nuit.

"C'est à ce moment que l'ordre lui parvint d'ouvrir la porte; à peine l'a-t-il exécuté, qu'il s'aperçut que le poste prussien s'apprêtait à prendre les armes.

De la ville, une voiture décolorée s'approchait au pas: quatre généraux en uniforme s'élevaient pris place, et à sa profonde stupéfaction, en l'un de ces officiers, il reconnut l'Empereur.

Les traits du souverain vaincu semblaient amincis; sa pâleur était extrême; de chaque côté de ses lèvres les moustaches peudaient lambeaument.

Il ne tenait "aucune cigarette," ni à la bouche ni à la main. De grosses larmes roulaient silencieusement de ses yeux; les autres officiers pleuraient également sans dire un mot.

"C'était tellement poignant, ajouta le narrateur, qu'involontairement je portai la main à mon képi."

L'Empereur me rendit silencieusement mon salut.

Ce saint fut le dernier que Napoléon III regarda d'une main française avant de rendre son épée au roi de Prusse, et c'était celui d'un républicain.

Quand l'Empereur passa devant le poste prussien, ce dernier, qui sans doute avait été prévenu du passage de la voiture, présenta les armes.

Il y a loin, n'est-il pas vrai, entre la simplicité de ce récit, reçu de la bouche d'un adversaire politique, à l'énucération romantique du dessinateur, hôte habituel des lunas de l'Impératrice.

Faut-il ajouter d'autres témoignages?

Un officier supérieur blessé à Sedan écrivait quelque temps après la bataille, une lettre qui fut publiée dans le "Journal de Genève."

Il y disait ceci: "Je n'aime pas l'Empereur, mais j'aime encore moins la calomnie. Il s'est bien montré, et s'il n'a pas été tué, ce n'est pas l'envie qui lui en a manqué."

"Nos chefs ont été des maîtres; nos soldats des fous et des indisciplinés; mais personne n'a été lâche; je le dis bien haut à l'honneur de la France. On ne sert pas une bonne cause en mentant. Sedan est une faute, un grand malheur, mais une honte, jamais, dites le partout et à tous."

Emile Zola, lorsqu'il a conçu "la Débâcle," a repris cette thèse de l'Empereur voulant se faire tuer sans y parvenir. Il le montre, malade, découragé, se mettant du rouge aux joues comme un comédien, pour ne pas laisser paraître ses traits crévés

par la souffrance morale et physique.

Ce témoignage de Zola, le romancier des "Rouges-Maçonnets," lequel, dans ses volumes précédents, ne peut être taxé de tendresse pour la période impériale qu'il n'a cessé d'attaquer dans ce livre, dont le titre seul, "la Débâcle," indique bien la tendance, ce témoignage n'est-il point probant entre tous?

On a reproché aussi, avec une violence calculée, l'incapacité de Napoléon III dans le commandement, incapacité à laquelle on attribuait le désastre de Sedan, afin de rejeter sur lui toute la responsabilité.

Un seul témoignage suffit pour réduire à néant cette façon fantaisiste d'écrire l'histoire, c'est celui du maréchal de Mac-Mahon, que l'on peut d'autant moins suspecter qu'en justifiant l'Empereur il augmentait d'autant la somme de ses propres responsabilités.

Voici cette déposition: "Je dois donc dire ici, car il faut rendre justice à tous, que, dans le cours des opérations, jamais l'Empereur ne s'est opposé aux mouvements par moi ordonnés et que ces opérations ont toujours été commandées par moi et non par d'autres.

"A Reims, au Chêne populaire, l'Empereur était d'avis de reporter l'armée sur Paris; c'est moi seul qui ai prescrit le mouvement dans la direction de Metz.

"Je déclare hautement et de toutes mes forces que la capitulation de Sedan, "on peut l'appeler désastreuse", mais non "honteuse."

Par le fait, ce n'est pas une capitulation préméditée, c'est une armée qui a livré bataille dans de mauvaises conditions, qui a été accablée par des forces supérieures à une rivière, à une place, dont il lui était impossible de déboucher...."

Que reste-t-il, après ces écrasantes déclarations de témoins oculaires, de cette fameuse "boite de Sedan", un des clichés les plus fréquemment employés par les destructeurs du second Empire?

MAURICE QUENTIN-BAUCHART.

Etrange histoire

Dans "l'Echo de Merveilles" est racontée l'étrange histoire suivante.

Le lecteur doit se reporter à la date de 1899. Le docteur Mac Lean, médecin en chef de l'asile des aliénés, à B... près de New York, reçut à cette époque une lettre du docteur Ward, de Sud-Berwick, concernant une miss Dorothea Foraker, bien connue dans la société de Boston et de Washington, pour une charmante jeune fille. Elle venait d'être frappée de "mélancolie." Elle refusait de manger, de parler, S'étant couchée le soir en parfaite santé, le lendemain matin, elle s'était trouvée tout à coup dans ce triste état. Le docteur demandait qu'on confère de l'asile se rendit auprès d'elle.

Le docteur Olark s'y rendit et revint avec la belle jeune fille, dont les cheveux avaient blanchi en une nuit.

Peu de temps après son arrivée à l'asile, on recevait la nouvelle que son frère jumeau, Robert, Foraker, était décédé de "même" à l'hôpital du gouvernement, aux Philippines, en criant:

"Dolly, Dolly, vous m'avez tué!" (Dolly, c'était elle).

Pour elle, rien ne semblait plus l'intéresser, sa mère venait la voir, elle ne la reconnaissait pas. Cependant elle trouvait encore à s'occuper en faisant de la musique et en écrivant.

Elle serait morte, il y a environ deux mois, et avant de mourir, elle aurait fait appeler le docteur pour lui remettre un écrit où elle racontait cette nuit fatale qui lui avait fait perdre la raison.

Robert avait le tort d'écrire très rarement à sa mère et à sa sœur, et de ne les entretenir, quand il écrivait que de choses insignifiantes, ce qui inquiétait fort sa famille.

Sa mère et sa sœur habitaient une campagne solitaire; elles passaient l'hiver de 1899 dans une vieille maison de famille située à Sud-Berwick. Le soir de la Toussaint, elles se retirèrent plus tard que de coutume, après avoir passé la soirée dans la bibliothèque, près d'un grand feu.

Dorothea pensait à la visite de sa sœur Marie, qui devait venir le lendemain avec son enfant. Sa mère était fort souffrante, surtout d'inquiétude, car Robert avait été blessé au printemps dans une escarmonche, et était resté à l'hôpital avec la fièvre. Et Robert n'écrivait pas.

Or, voilà qu'un matin de la nuit, Dorothea croit entendre frapper à la porte d'entrée de la maison; elle se met à la fenêtre; devant la porte se tenait une forme immobile, indéfinie, humaine pourtant, selon toute son apparence. En effet, la regardant plus attentivement, elle vit une figure enveloppée d'une sorte de voile, la regardant et ne détournant pas un instant les yeux de dessous les siens. Et elle entendait toujours de grands coups frappés dans la porte sans que le fantôme s'en approchât.

Epouvantée, elle s'écria sans trop se rendre compte de ce qu'elle disait:

"Si vous ne détalez pas à l'instant, je vous tue!"

Elle avait justement sous la main un revolver chargé, car elle se livrait habituellement à beaucoup d'exercices virils, y compris le tir à la cible. Sur cette menace, au lieu de moquer se fit entendre à son oreille. Elle ne pensait qu'à effrayer le voleur ou le farceur.

Comme elle avait allumé un flambeau pour chercher son revolver, un souffle froid éteignit aussitôt la lumière, tandis qu'une voix murmurait:

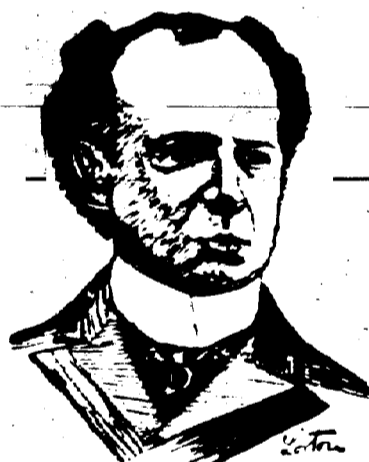
"Quoi donc? Craint-ils d'effrayer les esprits avec de la poudre et du bruit?"

Le rire ironique rétentit de nouveau et la mit en fureur; et bien que l'être qui était devant la porte n'eût pas bougé davantage, elle tira.

Aussitôt l'apparition s'évanouit, mais elle entendit une voix qui semblait lui arriver d'une

Uneeda le Biscuit NATIONAL advertisement with decorative border.

grande distance: "Dolly, Dolly, vous m'avez tué!"



Sir Wilfrid Laurier.

La catastrophe de Québec appelle tristement l'attention sur le Canada. Et le Canada, c'est un peu la France. Un grand nombre d'habitants du Dominion conservent l'amour de la France et parlent encore sa langue.

Immense est la popularité dont jouit là bas Sir Wilfrid Laurier, le premier Canadien français qui soit devenu premier ministre.

Voici à ce sujet une anecdote caractéristique et dont nous garantissons l'authenticité.

Peu après la mort de la reine Victoria, un trappeur français, revenant des forêts, s'empressa de s'informer de ce qui s'était passé durant sa longue absence.

"Il y a de graves nouvelles, lui répondit-on: La Reine est morte."

"Ah! s'écria avec émotion le trappeur... Et ensuite?"

"Ensuite, le fils de la Reine a été proclamé Roi."

"Oh! oh! proclamé Roi! Il devait être protégé par Laurier."

Exploits section header.

Veut-on connaître quelques-uns des exploits de Guillaume II chasseur?

Rigier, le porte-carnier de l'Empereur, affirme qu'en huit ans le monarque a tué le modeste total de 1 oiseau, 2 arctiques, 3 rennes, 3 ours, 716 grosses bêtes, telles que loups, cerfs, etc., 1 324 gros sangliers, 179 petits sangliers, 121 chamoux, 413 chevreaux, 16 renards, 11 066 hérons, 7 387 faisans, 407 perdrix, 29 coqs de brayère, 56 canards, 683 lapins, 694 hérons, etc., soit en tout un lot de 25,372 pièces de gibier.

E: on se plaint des braconniers!

Mais c'est eux qui devraient se plaindre d'une pareille concurrence.

Si M. Fallières en tue autant, il n'est pas surprenant que la France se dépeuple, de gibier.

Le charbon pour la marine des Etats-Unis.

Londres, 16 septembre.—Une dépêche de Cardiff, Pays de Galles, à une Agence télégraphique de Londres, annonce que le département de la marine des Etats-Unis a conclu des contrats avec plusieurs négociants de cette ville pour la fourniture de 100,000 tonnes.

Le dernier navire construit par la compagnie Cunard.

Londres, 16 septembre.—Le vapeur "Mauretania" de la compagnie Cunard, a quitté ce matin les chantiers de Wallsend pour faire ses premiers essais de vitesse sur la Tyne.

Le "Mauretania" a une longueur de 790 pieds, soit 23 pieds de plus que le "Lusitania", le navire de la même compagnie qui a effectué son premier voyage la semaine dernière. Sa jauge brute est de 33,200 tonnes.

DIAMANTS, MONTRES, Bijoux en Argent et Or Massif. A. M. HILL, 685 rue du Canal.

JE CROIS QUE C'EST VICTOR HUGO QUI A DIT QUE CE MONDE...

Donnez s'il vous plaît, car ce don doit aider le pauvre; votre petite obole pourrait sauver la vie d'une personne méritante qui est à la veille de devenir paralysé. Participez à cette grande œuvre, donnez comme nous donnons notre affection aux morts illustres. Prenez avec enthousiasme et de tout cœur une noble résolution et Donnez. Veuillez bien ne pas remettre, mais envoyer votre contribution immédiatement.

W. G. TEBALD, 217 RUE ROYALE. Président de la Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane.

ARROW brand logo and text.